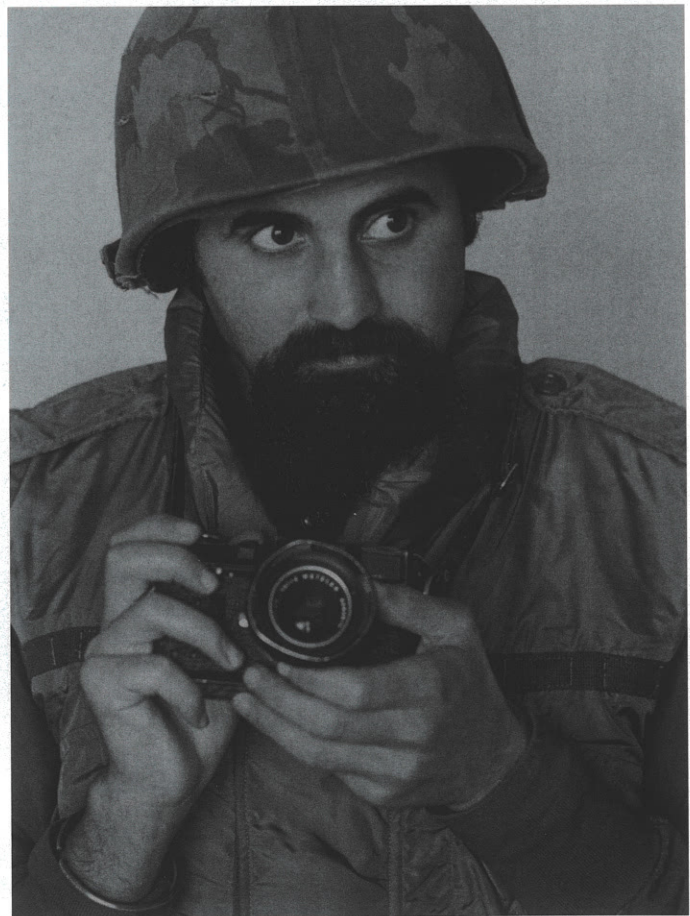


ABBAS

REPORTER TOUTES FRONTIÈRES

Toujours un événement et un rendez-vous attendu : le nouvel Album RSF, 100 photos pour la liberté de la presse. Abbas, immense photojournaliste iranien, est à l'honneur. Pour la première fois, ses images en noir et blanc sont rassemblées dans un album unique.

« Mon travail de photographe, expliquait Abbas, est une réflexion qui prend vie dans l'action et conduit à la méditation. La spontanéité – le moment suspendu – intervient au cours de l'action, dans le viseur. Elle est précédée par une réflexion sur le sujet et suivie par une méditation sur la finalité, et c'est là, dans ce moment exaltant et fragile, que la véritable écriture photographique commence : le séquençement des images. Pour mener à bien cette entreprise, il est donc nécessaire de penser en écrivain. Photographier, n'est-ce pas « écrire avec la lumière » ? À une différence près : l'écrivain possède ses mots alors que le photographe est possédé par ses images, par les limites du réel qu'il doit transcender pour ne pas en être le prisonnier. » Christophe Deloire, Secrétaire général de Reporters Sans Frontières, raconte avec une pointe de tristesse la genèse de cet album Abbas : « C'était l'une de ses aspirations, et il est triste que nous ne la réalisions que trop tard. Un projet vieux de dix ans, dont nous avons reparlé peu de temps avant sa disparition en 2018. Il était arrivé dans un café de la place du Palais-Royal à Paris avec un portfolio complet, comme si le temps pressait, comme s'il fallait publier dans l'évidence et dans l'urgence. De notre côté, nous étions convaincus que nous avions le temps. compter sur le temps est une erreur terrible, et qui se paie comptant. Abbas n'est plus, et si c'est un livre de lui, c'est un livre sans lui. » Sur le terrain et sur plusieurs décennies, en Iran, en Afrique du Sud, au Biafra, en Irlande du Nord, ou encore en Afghanistan, Abbas a témoigné des conflits politiques et sociaux de ce monde en marche. Il a couvert pendant deux ans la révolution iranienne et s'est d'ailleurs attaché à documenter tout particulièrement les religions. Sa disparition le 25 avril 2018 laisse un grand vide. Nous sommes heureux de faire revivre ses images à l'occasion de la sortie de l'album RSF. Interview de Christophe Deloire.



Abbas, Vietnam, 1973.

Le colonel S.J. Malan, directeur de l'école de police pour les Noirs, avec ses élèves. Hammanskraal, Afrique du Sud, 1978.

CHRISTOPHE DELOIRE



Bonjour Christophe, vous dirigez Reporters Sans Frontières depuis un peu plus de dix ans maintenant, est-ce un sacerdoce, une mission, un plaisir ?

Pas un sacerdoce, mais une mission. Nous avons un mot d'ordre : « ce n'est pas parce qu'on sauve le monde qu'on doit passer une mauvaise journée ». Porter tous les malheurs du monde sur son dos, comme Atlas, n'est pas gage d'efficacité. « Indignez-vous », cela ne suffit pas. L'efficacité réside dans l'énergie, la subtilité, parfois même la créativité. Pour peser face aux despotes, aux oligarques et aux puissances technologiques, nous devons d'abord taper juste. Le catéchisme des valeurs a un effet limité. Apporter une aide concrète, influencer les décideurs, réaliser des « coups », contribuer à la définition des cadres juridiques, cela peut changer la donne.

Quel regard portez-vous sur l'évolution de la profession de reporter et en particulier sur le photojournalisme ?

Le photojournalisme connaît une crise grave, depuis de nombreuses années. Plus que les autres domaines de la presse, c'est l'écroulement de son modèle économique qui inquiète. La valeur générée par les images ne bénéficie plus à ses créateurs, alors même qu'elles sont partout, et que la photographie est une composante décisive de compréhension de notre monde. Par ailleurs, RSF soutient les photographes qui sont souvent pris pour cible en mission : comme le disait Capa, il faut être près pour faire une bonne photo, c'est-à-dire près du danger aussi.

Pensez-vous qu'être photojournaliste aujourd'hui est plus difficile qu'hier ?

Un biais classique incite à favoriser la logique du « pire que jamais », « cela n'a jamais été aussi difficile ». Les conflits au Vietnam, et plus récemment en Irak et en Syrie, ont été beaucoup plus meurtriers pour les journalistes que le conflit en Ukraine. Peut-être parce que les rédactions et les journalistes ont mis en place des protocoles de sécurité plus solides. En Ukraine, nous avons créé deux centres pour la protection des journalistes, à Lviv et Kiyv, et aidé plus de 1 500 journalistes. Les dangers se développent aussi sur les terrains numériques, avec des risques de surveillance accrus.

Quels sont les conseils que vous donnez systématiquement aux photographes qui partent couvrir des zones de conflit ?

L'immense majorité des photographes n'a pas besoin de nos conseils. Chacun sait l'importance des procédures de sécurité générales comme de l'adaptation aux situations spécifiques. Ce qui protège, c'est la maîtrise de la géographie, du contexte politique, et de soi-même. Un œil dans l'objectif, un autre avec un regard latéral vers le hors champ, un troisième à l'intérieur de soi. Nous prêtons attention à ne pas encourager les départs hasardeux, de jeunes gens notamment qui viendraient chercher une légitimation de RSF, ne serait-ce que par le prêt de matériel.

Comment choisissez-vous les auteurs de vos albums ? Comment celui d'Abbas a-t-il été décidé ?

Cet album est la réalisation posthume d'un rêve d'Abbas. Nous avions parlé de ce projet avant sa mort en 2018, il y tenait beaucoup. Il faut dire qu'Abbas était très engagé, il était un adhérent de longue date de RSF, il assistait aux assemblées générales annuelles, qui pourtant ne remplissent pas le stade de France. Nous choisissons les photographes en fonction de leur contribution à l'histoire ou au présent de la photographie, du lien avec la

« La photographie est une composante décisive de compréhension de notre monde. »

cause du journalisme, et bien entendu de l'intérêt du public.

Que représente l'apport financier des albums RSF pour l'ONG ? Et qui sont les auteurs des trois meilleures ventes ?

Les albums, c'est une grande chaîne de solidarité, des photographes aux marchands de journaux et aux libraires, en passant par les distributeurs comme France Messagerie et Interforum. Les marges dégagées représentent un financement crucial pour nos activités. Les albums consacrés à Sebastião Salgado, Vincent Munier et Jean-Marie Périer ont battu tous les records.

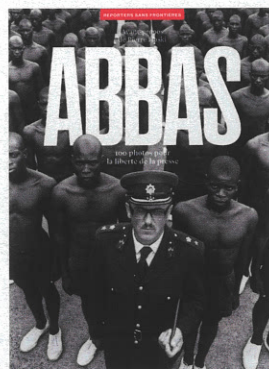
Notre numéro explore l'impact de l'arrivée de l'intelligence artificielle dans nos vies et sur nos métiers. Avez-vous déjà eu recours à l'IA ? Et quels effets peut-elle générer sur le métier de reporter ?

Pour nous l'intelligence artificielle n'est pas un moyen d'action, mais un sujet majeur. Nous avons lancé un Partenariat sur l'information et la démocratie, signé désormais par 50 États de tous les continents, afin de travailler sur la régulation du numérique. Pour les plateformes et les réseaux sociaux, nous avons formulé des centaines de propositions, mais pour l'intelligence artificielle c'est une autre affaire, vertigineuse. L'avantage que les photographes auront toujours, c'est d'aller sur place, et pour capter la réalité non numérisée, il faut bien un humain.

Quelle est la préoccupation principale de RSF aujourd'hui ?

Nous sommes obligés de traiter les menaces qui pèsent sur le droit à l'information dans une logique 360° : les violations classiques de la liberté de la presse (assassinats, emprisonnements, lois scélérates, etc), mais aussi de nous intéresser à l'organisation du marché de l'information et à ses effets sur le journalisme, enfin à l'ensemble de l'écosystème numérique. Pour cela nous avons revu l'ensemble de nos modes d'action. Notre préoccupation principale, c'est de ne pas être en retard d'une guerre...

Propos recueillis en mars 2023 pour *PHOTO* par Agnès Grégoire.



**ABBAS :
100 PHOTOS POUR LA
LIBERTÉ DE LA PRESSE**

Avec les contributions de Pierre Haski, Ian Berry, Shirin Ebadi, Hamish Crooks et Melisa Teo.
Reporters sans Frontières,
144 p., 12,50 €.

boutique.rsfg.org